

Cours biblique - L'Évangile selon Saint Luc

5^{ème} cours : Les paraboles de la miséricorde (Lc 15)

Introduction

Saint Luc rapporte au chapitre 15 de son évangile trois paraboles qui lui sont propres. Elles nous donnent d'entrer dans le cœur de l'enseignement de Jésus, centré chez Lc sur la miséricorde.

1. Les circonstances (Lc 15,1-3)

- Des **publicains et des pécheurs** s'approchent de Jésus pour l'entendre (15,1). Probablement ont-ils entendu parler de l'enseignement, nouveau, de Jésus, et les paroles de compassion et de pardon du Maître (cf. 5,31-32 ; 6,36-38 ; 7,36-50 ; 10,29-37) ne les a pas laissés indifférents.
- Jésus donne cet enseignement tandis qu'il fait route vers Jérusalem (14,25). L'occasion en est le mécontentement des **Pharisiens et des scribes**, qui murmurent parce que Jésus « *fait bon accueil aux pécheurs et mange avec eux* » (15,2). Ils lui avaient adressé le même reproche quand il avait pris un repas chez Lévi avec de nombreux publicains. Jésus leur avait alors répondu : « *Ce ne sont pas les gens bien portants qui ont besoin de médecin, mais les malades ; je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs, au repentir* » (5,31-32). Il ne faut pas oublier qu'ils avaient de la considération pour Jésus, et Jésus savait le leur rendre (10,28). Ils n'hésitaient pas à l'interroger, pas forcément de façon malveillante (10,25 ; 17,20) ; les Pharisiens l'invitaient parfois pour un repas (7,36 ; 11,37, 14,1), alors qu'ils n'admettaient à leur table qu'un cercle très resserré de personnes. D'où leur mécontentement.
- Loin de nier ni même de relativiser ce qui lui est reproché, Jésus l'assume et y voit un acte positif révélant son intention de salut. Il raconte donc **trois paraboles, ou plutôt une seule** : « *Il leur dit alors cette parabole* » (15,3). Il faut donc lire les trois récits comme exprimant un même enseignement.

2. Lecture des paraboles

Les deux premières paraboles

- Les deux premières sont à lire de façon strictement parallèle. Les exemples pris par Jésus n'ont pas vraiment de valeur en soi (à la différence des allégories, où l'exemple est porteur d'un sens spirituel ou théologique). Il n'empêche qu'ici, comme bien souvent, ils ont une signification intéressante. Ils montrent que **l'enseignement de Jésus concerne toute la vie humaine** : il s'agit d'un homme et d'une femme (« quel homme » – la traduction de la *BJ* ne fait pas apparaître le mot « homme » du texte grec – ; « quelle femme ») ; de réalités animées et de réalités inanimées (brebis, drachmes) ; d'aisance matérielle et de frugalité (« cent brebis », ce qui représentait une vraie richesse, et « dix drachmes ») ; de l'extérieur et de l'intérieur (« dans le désert » ; « la maison », cadre intime souligné par l'allumage de la lampe). Il y a une progression de la première à la deuxième : en passant de l'exemple d'un riche propriétaire (c'est à dire une élite) à celui d'une femme vivant dans sa modeste maison (c'est-à-dire presque tout le monde), Jésus universalise le message. De plus, on passe de 100 unités à 10, ce qui rend également l'exemple plus proche ; dans le troisième récit, on passera à 2 (les deux frères).
- Dans les deux cas, il s'agit de **chercher ce qui est perdu et de le trouver**. La conclusion est **la joie** partagée avec les amis et voisins, et la conclusion débouche sur l'affirmation de la joie qui naît dans le ciel « *pour un seul pécheur qui se repent* », expression commune aux deux paraboles. La pointe est **le zèle de l'homme et de la femme qui « cherchent »** (verbe *zétéō*) ce qu'ils ont perdu. Le terme, qui n'apparaît que dans la deuxième parabole, a un sens théologique qui sera donné plus loin, dans un récit à la tonalité assez proche de celle de ces paraboles, l'histoire de Zachée : « *le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu* » (19,10). Cette « recherche » exprime le mouvement de condescendance de l'amour de Dieu qui se fait proche de l'humanité perdue par le péché, pour la sauver.

Celui qui cherche « retrouve » ce qu'il a perdu, et le fruit en est la joie. C'est une joie céleste (« dans le ciel » ; « devant les anges de Dieu »), mais qu'il est donné de goûter dès à présent.

2.2. Le père prodigue

- La troisième parabole est connue sous le nom de « parabole de l'enfant prodigue ». Si l'on tient au qualificatif de « prodigue », il serait plus juste de l'appeler « parabole du **père prodigue** ». En effet, c'est le père qui en est la figure principale ; de plus, la prodigalité se dit davantage de l'attitude du père que de celle du fils, lequel est plus inconséquent que prodigue.

Elle approfondit les deux précédentes, dont elle reprend les éléments principaux : « avoir » (v. 4.8 et v. 11) ; « perdu » / « retrouvé » (v. 6.9 et v. 24) ; la joie (v. 6.9, cf. v. 32).

Il s'agit d'un drame, qui se joue en trois phases :

- Le départ et la déchéance du fils
- La solitude du fils
- Les retrouvailles avec le père et le dialogue avec le fils aîné

Première étape.

- Un père a deux fils. Le récit reprend un schéma biblique bien connu, celui des deux frères qui entrent en conflit (Caïn-Abel, Ismaël-Isaac, Esaü-Jacob...).

Le fils cadet demande au père sa « part de bien » (15,12.13). La traduction, usuelle, « héritage », masque la richesse du terme grec. En effet, tandis qu'en grec, héritage se dit *kléronomia* (12,13 ; 20,14), le terme employé ici est *ousia*, qui signifie « être », « substance ». N'apparaissant nulle part ailleurs dans le Nouveau Testament, il semble être tout-à-fait intentionnel. Le fils demande sa « **part d'être** » ; on peut deviner bien sûr qu'il pense à son héritage, mais le terme choisi par Lc appartenant au vocabulaire philosophique, oriente d'emblée la lecture du récit à un niveau beaucoup plus profond que celui de biens familiaux.

- Une fois parti, le fils dilapide les biens qu'il a reçus de son père. En l'espace d'un demi-verset, il se trouve dans une pauvreté totale. On se figure l'histoire de la vie dissolue (« prodigue ») du fils avec force détails, mais il ne faut pas masquer la rapidité avec laquelle Jésus raconte sa déchéance. C'est en soi un enseignement : l'éloignement avec le père **produit immédiatement son effet destructeur**.

Deuxième étape.

- Tous les détails sur la situation du fils indiquent l'**ampleur de la déchéance**. Il est dans « un pays lointain », et, ce qui est plus grave encore si on replace la parabole dans le contexte juif où elle a été racontée, dans une terre païenne : le fils doit garder des porcs, animal impur dans le Judaïsme, apte à être habité par les démons (8,26-39). Il a faim, et semble être plus malheureux encore que les animaux qu'il garde puisqu'il ne peut même pas se nourrir des caroubes qui leur sont réservées.

- C'est à ce moment qu'a lieu un retournement : « *rentrant alors en lui-même* » (15,17). Ses biens matériels l'avaient fait partir loin de chez lui, en dehors de lui-même ; son dénuement conduit à revenir à **l'intérieur de lui-même**. Se retrouvant en lui-même, il décide de retourner chez son père.

Certes, son attitude est intéressée, car le seul motif qu'il invoque est celui de la faim ; il ne pense qu'à obtenir une place parmi les mercenaires de la maison familiale, pour pouvoir être nourri. La relation filiale est abîmée : « *je ne suis plus digne d'être appelé ton fils* » (15,19). Mais la première personne à laquelle il pense, c'est son père, et c'est le nom de son père qu'il prononce, le nom qu'il avait prononcé au moment de son départ. C'est **autour de la figure du père** que tout va se jouer.

Troisième étape.

- Tandis que le fils « va » vers le père, le père, lui, « court » vers son fils. Des commentateurs font remarquer que c'est une attitude peu habituelle et peu digne pour un riche propriétaire en Orient. C'est dire si le père attendait ce moment avec impatience. C'est **lui qui fait franchir une étape au fils** ; il ne fait pas que répondre à son attente (l'accepter dans sa maison et le nourrir), mais il organise un festin pour fêter son retour, et le revêt d'un manteau de fête. Chez Lc (et souvent de la Bible), le festin est un signe de joie, annonçant la joie eschatologique du Royaume (14,15-24 ; cf. Is 25,6-9 etc).

- On oublie assez souvent **le fils aîné** dans la parabole. Pourtant, lui aussi tient une place importante. Tout ne se termine pas sur le festin avec le cadet, mais sur le dialogue avec l'aîné. Sa réaction n'est pas illégitime ; il n'a pas démerité, il ne comprend pas que son frère, parti de la maison avec une part de l'héritage familial, soit accueilli de cette manière – sûrement il ne l'a pas vu revenir en guenilles, et dans son attitude humble. Il est facile d'en faire un hypocrite ou de blâmer sa jalousie, mais ce n'est pas tout-à-fait juste. Le père écoute ses objections et prend le temps d'y répondre. Il n'empêche que l'attitude de l'aîné est étroite ; il refuse de parler de son « frère », mais dit sèchement au père : « ton fils ». La relation

fraternelle est abimée elle aussi. Elle **ne pourra être réparée que par le père** ; c'est en effet lui qui, encore une fois, débloque la situation, en l'invitant à la joie. C'est bien le père qui est au centre de la parabole.

3. Reprise synthétique

- N'oublions pas que Jésus s'adresse aux Pharisiens (15,2-3) qui s'estiment justes, car ils n'ont « *jamais transgressé un seul commandement* » (15,29), et donc pensent qu'ils « *n'ont pas besoin de repentir* » (15,7). Ils se justifient par eux-mêmes, et ne comprennent pas la miséricorde que Jésus montre envers les pécheurs.

3.1. L'enseignement des trois paraboles

- Il est question des pécheurs à travers la figure du fils. Il s'est emparé de ce que le père ne cessait de lui donner : **la relation qu'il partageait avec lui**. En ne recevant plus son être (son *ousia*) filial comme un don, il a perdu ce qu'il est, il se défigure lui-même. La troisième parabole fonctionne aussi comme une allégorie : le fils renvoie à l'humanité, appelée à entrer dans une attitude filiale. C'est en s'appropriant les dons de Dieu au jardin de la Genèse que l'humanité s'est retrouvée dans le « pays lointain ».

- Quant au père de la parabole, il renvoie au Père, mais il exprime aussi **l'attitude miséricordieuse de Jésus envers les pécheurs** (cf. J. Ratzinger, à la suite de Saint Augustin). C'est en Jésus que le Père accueille ses fils pécheurs. Une remarque d'ordre exégétique pousse dans cette direction : le couple « perdu/retrouvé » par lequel le père conclut son intervention a été introduit dans les deux premières paraboles (15,6.9, avec une insistance sur « retrouvé », qui vient avant « perdu »). Or, pour retrouver ce qui a été perdu, il a fallu mener une recherche active (15,4.8) ; c'est bien Jésus qui « *est venu chercher et sauver ce qui était perdu* » (19,10). La troisième parabole ne parle pas de la recherche (le père, semble-t-il, reste chez lui, guettant de loin le retour du fils puisqu'on le voit courir dès qu'il le voit approcher), mais de l'accueil et de la joie. Mais on a le même mouvement de recherche et d'accueil. C'est le mouvement de la miséricorde, qui caractérise la mission de Jésus, et qui choque tant les scribes et les Pharisiens.

Mais une deuxième interprétation est possible (cf. P. Gitton) : Jésus est présent non derrière le père, mais **derrière le fils cadet**. Jésus est en effet *le Fils*. Et il se met au rang de l'humanité pécheresse pour venir la chercher. C'est lui qui accomplit le chemin onéreux conduisant de la défiguration du péché aux bras du Père. C'est ce qu'il accomplira sur la Croix en s'identifiant à l'humanité « perdue ». En lui et par lui, nous retrouvons la relation filiale au Père.

3.2. La joie du salut

- Curieusement, dans la conclusion, **la joie** a plus d'importance que le pardon. C'est ce qu'annonçaient les deux premières paraboles : « *il y aura plus de joie dans le ciel pour un seul pécheur qui se repent que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de repentir* » (15,7 ; cf. aussi 10). Mais on sait que le pardon en est la condition, et si Lc insiste sur la joie, c'est parce qu'en elle, le cœur du père se révèle. Il refuse de se tourner vers le passé en revenant au tort commis par le fils, et ne voit que la perspective lumineuse qu'ouvre son retour. Il donne, en concluant, les raisons de cette joie, faisant comprendre la gravité de ce qui s'est passé : « *ton frère que voilà était mort, et il est revenu à la vie, il était perdu, et il est retrouvé* » (15,32). Le festin par lequel se termine la parabole (15,23s.) fait écho au repas qui a été l'occasion de l'enseignement de Jésus (15,2). Jésus mange avec les pécheurs, car il veut les voir revenir vers le Père, comme le fils prodigue, et participer un jour au festin du Royaume.

- Une ultime remarque, sur la **perspective à la fois ecclésiale et sacramentelle**. De nombreux détails du texte y renvoient, de la « maison » qui rassemble ceux qui célèbrent la joie d'avoir retrouvé ce qu'ils avaient perdu (15,25b ; cf. 15,6.9) à la robe de fête dont le fils est revêtu (15,22). Cette joie se partage avec le voisinage (15,6.9). Elle s'exprime à travers une fête dont la rumeur emplît la maison ; la joie de l'Eglise, c'est la joie du salut réalisé. Selon les Pères, la musique, ou symphonie (*sumphônia*, 15,25c) est celle de l'accord de la foi qui règne dans l'Eglise.

Conclusion

Au milieu de sa montée vers Jérusalem, Jésus dévoile l'agir paradoxal de Dieu qui accueille les pécheurs, comme un père ses enfants, en leur offrant sa miséricorde. Il y a donc dans cette « triple parabole » une double révélation : d'une part sur la paternité de Dieu et sur notre être (notre *ousia*) filial ; et d'autre part sur la possibilité toujours offerte à l'homme de se convertir. Jésus n'hésite pas à parler de la conversion du pécheur en termes de « mort » et de « résurrection » (15,32). On voit se profiler la Passion et la Résurrection de Jésus. C'est à cela que nous prépare le récit.



Le retour du prodigue, Rembrandt (estampe, 1636)
Musée des Beaux-Arts de la Ville de Paris, Petit Palais

« Ce n'est donc pas sans motif que saint Luc a proposé trois paraboles de suite : la brebis qui s'était égarée et fut retrouvée, la drachme qui s'était perdue et s'est retrouvée, le fils qui était mort et a repris vie, pour que ce triple remède vous engage à soigner vos blessures ; car "une corde triple ne pourra pas" (Si 4,12). Qui sont ce père, ce pasteur, cette femme ? N'est-ce pas Dieu le Père, le Christ, l'Église ? Le Christ vous porte en son corps, ayant pris sur Lui vos péchés ; l'Église vous cherche, le Père vous accueille. Pasteur Il rapporte, mère elle recherche, Père Il revêt : d'abord la miséricorde, puis l'assistance, en troisième lieu la réconciliation ».

AMBROISE DE MILAN, *Traité sur l'évangile de Saint Luc*. II,
SC 52, Le Cerf, Paris 2008, VII,207, p. 87